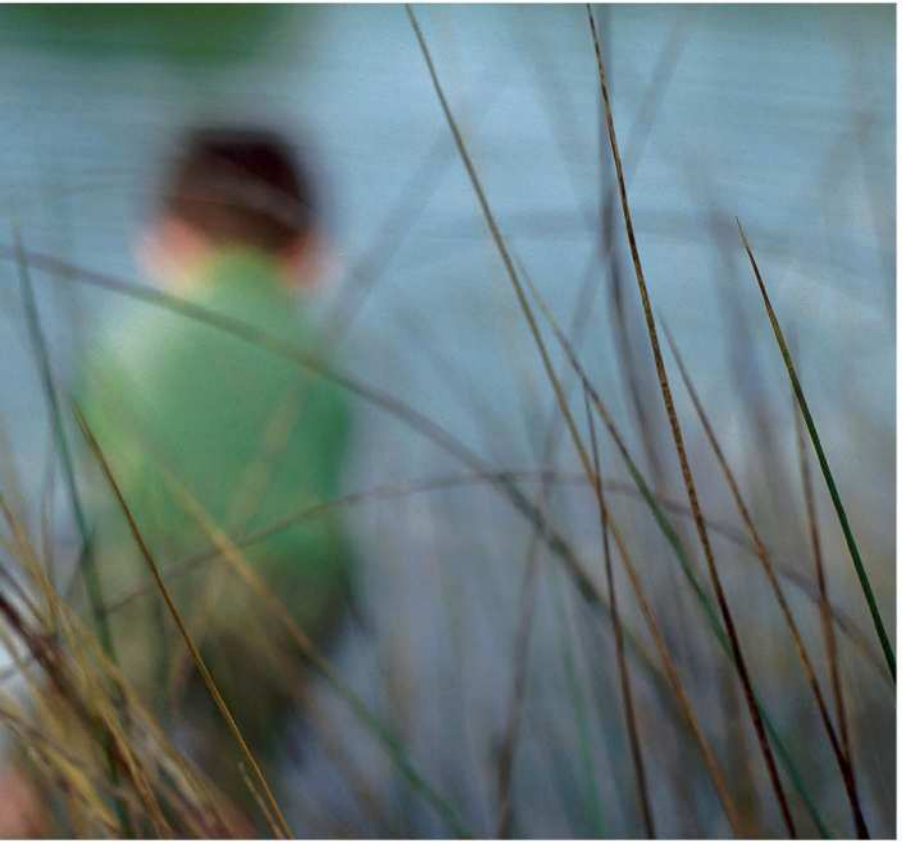
Pierre Péju

Enfance obscure



haute enfance

Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Littérature

Vitesses pour traverser les jours,
Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau, 1980.

Premiers personnages du singulier, Robert Laffont, 1984.

La part du sphinx, Robert Laffont, 1987.

La vie courante, Maurice Nadeau, 1996.
Prix Autres 1996 (Folio n° 4159).

Naissances, Gallimard, 1996 (Folio n° 3384).

La petite Chartreuse, Gallimard, 2002. Prix Livre Inter 2003
(Folio n° 3391 ; « Folioplus classiques, n° 76).

« Vilaines filles » *in poupées*, sous la direction
d'Allen S. Weiss, Gallimard/Halle Saint-Pierre, 2004.

Le rire de l'ogre, Gallimard, 2005. Prix du roman
Fnac 2005 (Folio n° 4478).

Cœur de pierre, Gallimard, 2007 (Folio n° 4858).

La Diagonale du vide, Gallimard, 2009 (Folio n° 5251).

L'idiot de Shanghai et autres nouvelles, Gallimard,
(« folio 2 € », n° 4960).

*Marée basse : méditation sur le rivage, sur ce qu'on y trouve,
et sur le temps sans emploi*, J. Millon, 2009.

Essais

La petite fille dans la forêt des contes, Robert Laffont, 1981.
Nouvelle édition augmentée en 1997.

Los cuentos de los hermanos Grimm, Editorial Crítica,
Barcelone, 1988.

L'archipel des contes, Aubier, 1989.

Lignes de vie, Récit et existence chez les romantiques
allemands, José Corti, 2000.

Suite des œuvres de Pierre Péju en fin de volume

haute enfance

Collection dirigée
par Colline Faure-Poirée

Extrait de la publication

Pierre Péju

Enfance obscure

nrf

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Quand nous avons dépassé un certain âge, l'âme de l'enfant que nous fûmes et l'âme des morts dont nous sommes sortis viennent jeter à poignée leurs richesses et leurs mauvais sorts, demandant à coopérer aux nouveaux sentiments que nous éprouvons et dans lesquels, effaçant leur ancienne effigie, nous les refondons en une création originale.

Marcel PROUST,
Le Temps retrouvé

L'enfant naît avec vingt-deux plis. Il s'agit de les déplier. La vie de l'homme alors est complète. Sous cette forme, il meurt. Il ne lui reste aucun pli à défaire. Rarement un homme meurt sans avoir encore quelques plis à défaire. Mais c'est arrivé.

Henri MICHAUX,
La Vie dans les plis

Extrait de la publication

I. L'Enfantin

1. BROUILLARD D'ENFANCE

Sur le point de disparaître dans l'épais brouillard d'un matin de novembre, à Lyon, je vois un enfant qui s'éloigne sur un boulevard bordé de grands platanes dont les feuilles tombées forment un tapis atténuant le bruit des pas. Il ne va à l'école que depuis peu. C'est une des premières fois qu'on laisse l'enfant marcher seul dans la ville. La blancheur humide l'aveugle comme elle contraint les rares véhicules à progresser au ralenti dans un halo jaunâtre, mais il guette chaque silhouette inquiétante qui va surgir du néant cotonneux pour s'y enfoncer à nouveau. N'ayant plus aucun repère, il guide ses pas sur la clarté des premières boutiques ouvertes, une boulangerie, un bazar où l'on trouve mille bricoles qu'il s'efforce de distinguer à travers la buée de la vitrine, une blanchisserie, aquarium glauque dont le soupirail, qui crache de la vapeur, semble être la source secrète de la brume légendaire.

Extrait de la publication

La ville, voilée de blanc, est aussi neuve et aussi vieille que le regard de l'enfant sentant que le vaste monde qui se dérobe est pourtant bien là, tout proche, et que jour après jour il va lui livrer des secrets. Chaque détail captive l'enfant, et l'effraie un peu : une fissure dans un mur d'où émergent des herbes glacées, une fenêtre à travers laquelle on voit des personnages muets aller et venir dans leur intimité, un chat ou un chien sortis de nulle part, une tranchée dans l'asphalte telle une tombe aperçue à la dernière minute, un homme errant drapé dans un long manteau, un landau vide qui avance tout seul, et des lettres bleues presque illisibles, comme si le brouillard lyonnais était une vaste page où s'écrit un texte mystérieux qu'une gomme efface au fur et à mesure.

Dans la ville encore endormie, l'enfant aveugle ralentit sa marche, persuadé qu'avec ce brouillard fantastique son retard à l'école trouvera une excuse. Par jeu, il traîne les pieds sur l'asphalte, afin de soulever des paquets de feuilles mortes collées les unes aux autres qui finissent par lui faire des bottes de géant. Sur les troncs mouillés des platanes, il prend le temps d'arracher avec l'ongle des morceaux d'écorce vert-de-gris, aux formes compliquées, pièces d'un puzzle inachevable qu'il jette sur son chemin comme des miettes d'énigme. Il imagine qu'une des allées qui s'enfoncent dans les immeubles sombres est un corridor secret à l'autre extrémité duquel on arrive dans un pays lointain éclatant de lumière. S'il parvient à découvrir ce passage, c'est par là qu'un jour il se sauvera.

Extrait de la publication

Il sait aussi que l'ouate qui obstrue les avenues, les places, les cours et recouvre le lit des deux fleuves l'efface lui aussi aux yeux de tous. Alors, bifurquant soudain, l'enfant s'engage au hasard dans une ruelle inconnue et commence à vagabonder dans les profondeurs de la ville submergée. L'opacité matinale du monde est aussi la promesse que tant de choses qu'il ignore finiront par prendre formes et couleurs. Avec lenteur. Avec le Temps, l'inépuisable réserve du Temps qu'un enfant croit avoir devant lui.

Quant à moi, homme de pierre désormais confondu avec le décor, je regarde pâlir et rétrécir la silhouette de cet enfant qui musarde sur le chemin de l'école. D'une seconde à l'autre, le voile blanc va le soustraire à ma vue, des nappes d'oubli vont l'absorber, le dissoudre... Enfant perdu, désormais. Vieil enfant étranger qui s'est en allé sans adieu. Et pourtant, plus il s'éloigne, plus il me semble le sentir encore près de moi, bien qu'il ne bouge plus et ne dise rien. Comme je voudrais entendre, même faiblement, son souffle ! Percevoir le bruissement des feuilles mortes sous ses pieds ! À nouveau, j'arracherais avec l'ongle des fragments d'écorce sur le tronc des platanes. Je collerais mon front contre la vitrine glacée du bazar et je m'esquiverais à n'importe quel angle de rue dans la blancheur des premiers temps.

Au bout du bras qui pend le long de mon corps, ma main engourdie attend qu'une petite main tiède s'y glisse. Il me faudrait esquisser un geste afin de vérifier

Extrait de la publication

que l'enfant est bien là, toujours là, jeune respiration et vieille compagnie. Mais j'ai peur que le moindre mouvement de ma part n'abolisse sa présence, qu'une clarté soudaine ne le chasse. Alors j'attends. Je guette un signe dans le blanc, comme l'enfant d'autrefois attendait avec patience que quelque chose advienne. Il est déjà tard. Ma main reste vide. Personne ne peut dire si le brouillard va se lever. L'incertitude, à propos de l'enfant que nous fûmes, est la chose au monde la mieux partagée. Fondu enchaîné...

2. UN SPECTRE FRÊLE

Avec le temps, il arrive que le *spectre frêle* revienne nous hanter. Notre lassitude, nos moments de distraction, de demi-sommeil ou de rêverie favorisent ses apparitions. Il peut aussi « revenir » alors que nous sommes très occupés. C'est le spectre de l'Enfantin ! Il n'insiste jamais, n'a aucune exigence, mais se tient près de nous, silencieux. Quel que soit notre âge, il nous accompagne un instant, puis disparaît. Remarquable discrétion de l'Enfantin ! D'ailleurs, il s'agit moins d'une apparition que d'une soudaine façon de sentir, à la fois incongrue et précise, accompagnée d'une impression de « déjà perçu ». Un geste que nous esquissons machinalement et qui semble habiter nos nerfs et nos muscles

depuis toujours. Un élan soudain. Une fraîcheur. Mais aussi une frayeur ou une honte. Ou bien la certitude de retrouver, au moment le plus inattendu, le grain d'une voix d'autrefois, une lumière, un goût, une odeur pourtant perdus depuis longtemps. Pleins d'audace, nous osons tout à coup faire ou dire quelque chose dont nous ne nous serions jamais crus capables. Ou, au contraire, nous avons brutalement le sentiment d'être complètement perdus. Tout petits, traînant la misère de notre corps. Qui ne connaît, qui n'a jamais connu cette déréliction secrète, à la fois vertigineuse et douce, cette solitude immense, hors les mots, sans commune mesure avec ce que la condition d'adulte nous a appris à nommer « solitude » ?

Certains jours, il se trouve que ça revient par surprise. Faute de mieux, on dit qu'on se souvient, mais l'Enfantin n'a rien à voir avec ce qu'on appelle des « souvenirs d'enfance ». Ses blocs de clartés, ses visions détachées de leurs dates se dérobent le plus souvent aux récits les plus appliqués, et ne se manifestent qu'à travers cette façon brumeuse et décalée de considérer les choses, l'âme de l'enfant que nous fûmes se dissociant mal, comme le dit Proust, de celle des enfants que nous n'avons jamais été, de celle des morts et de nos sentiments actuels. D'où ces « refontes » auxquelles l'Enfantin peut donner lieu, ces « créations originales » dont, parfois, personne ne saura jamais rien. Car l'Enfantin est projet plus que nostalgie. Bachelard écrit dans *La Poétique de la rêverie* : « Un grand paradoxe s'attache à

Extrait de la publication

nos rêveries vers l'enfance : ce passé mort a en nous un avenir, l'avenir de toutes ses images vivantes... »

L'Enfantin se tient dans une ritournelle, un jeu de lumières et d'ombres, bref, des perceptions fantômes, en vrac, qui remontent à « quand j'étais petit » : elles dormaient dans ma chair mentale, et voilà qu'elles s'éveillent, intactes, toujours vivaces. En tant que création, l'Enfantin peut consister en un lambeau de texte littéraire. Fragments d'une œuvre plus vaste (Kafka), éclats au cœur du romanesque (Nabokov) ou moments singuliers chez un penseur (Walter Benjamin). Il peut se cacher dans une image, à l'arrière-plan d'une peinture, flotter sur un air de musique, mais presque toujours par accident. Ou par chance. Parfois, très tard dans une vie, l'Enfantin cherche encore quelque chose comme l'écriture qui lui aurait convenu. L'Enfantin se reconnaît dans ce désir de se couler dans une langue (un style), capable moins de le restituer que de l'incarner. Cette langue d'enfance, toujours mal parlée, balbutiée, a le charme de ces langues étrangères dont la musique nous paraît limpide. Car l'Enfantin ne se livre que par petites touches sensibles.

Dans *Premier amour* (un amour à six ans sur une plage de Biarritz), Vladimir Nabokov, grâce à la minutie qu'il sait mettre dans la restitution d'une enfance lointaine et heureuse, nous offre plusieurs échantillons d'Enfantin. Un petit garçon est éveillé au milieu de la nuit, dans la couchette de la Compagnie des wagons-lits d'un train qui relie Saint-Pétersbourg à Paris. Il garde les yeux

Extrait de la publication

ouverts. Il guette, tous les sens en alerte, selon cette faculté d'accueil désordonné et hypersensible qu'ont les enfants. Des années plus tard, l'écrivain Nabokov écrit : « De mon lit, sous la couchette de mon frère (dormait-il ? Était-il encore là ?), dans la demi-obscurité de notre compartiment, j'observais des choses et des fragments de choses, et des ombres et des parcelles d'ombres qui se déplaçaient prudemment sans aller nulle part. Les boiseries grinçaient et craquaient doucement. Près de la porte des W.-C., un vêtement sombre, accroché à une patère, et plus haut le gland de la veilleuse bleue bivalve se balançaient d'un mouvement régulier. Il était difficile de concilier ces approches hésitantes, ces frôlements calfeutrés, avec la course débridée de la nuit dehors qui, je le savais bien, défilait à toute allure, striée d'étincelles, illisible. »

Ce n'est rien, presque rien. Il s'agit pourtant d'un dispositif déjà complexe : la découverte, par l'enfant, d'un contraste mystérieux et captivant entre la douceur et la lenteur de certains mouvements et la vitesse de l'express lancé dans la nuit européenne. Toute une expérimentation enfantine et muette passe par ce genre d'enregistrement silencieux, qui ne trouve, sur le moment, ni interlocuteur ni formulation ou conscience durable, mais qui laisse une empreinte profonde. Bien plus tard, c'est l'écriture qui permet de revenir à cette nuit qui caracole dans l'étendue sans limites tandis que dans le compartiment bien clos tout est presque immobile. L'écriture renoue, à travers le temps, avec cette expérience précoce d'une relativité sauvage.

Extrait de la publication

Chaque enfance réelle est ainsi confrontée à des phénomènes et à des puissances illisibles. Des impressions toutes neuves qui, le plus souvent, resteront à jamais inexprimées mais qui, bien plus tard, sans raison apparente, feront retour et chercheront discrètement leur expression. N'importe quel adulte peut devenir, lors de rêveries privilégiées, l'auteur silencieux d'un vrai texte enfantin que personne ne lira jamais. De l'Enfantin écrit à l'encre sympathique. Quelques mots transparents sur une page blanche, vite tournée.

Les observations les plus marquantes des enfants se passent de mots, de signes distincts et de significations claires, même lorsqu'ils ont déjà l'usage de la parole. Ces observations peuvent, à l'inverse, engendrer une foule de « pourquoi ? » : mille questions posées comme autant d'énigmes dont personne ne leur fournit la clef. « Se rendre compte des faits n'est point de l'enfance », dit Victor Hugo dans *L'Homme qui rit*. « L'enfant perçoit des impressions à travers le grossissement de l'effroi mais sans les lier dans son esprit et sans conclure. » Cette dissociation originelle des perceptions jointe à cette amplification effroyable des détails sont caractéristiques de la sensibilité enfantine. Visions sombres ou images surexposées, toutes venues d'un monde dont on sent bien qu'il ne nous a jamais pleinement appartenu.

En quelques lignes, au début de *Ma mère*, Georges Bataille nous livre un pur morceau d'Enfantin. Il ne s'agit nullement d'une réminiscence : à travers d'épaisses couches de temps, une situation ancienne vient se

Extrait de la publication

superposer et presque se substituer à la situation actuelle d'un homme mûr en proie à l'inquiétude.

« Pierre ! Le mot était dit à voix basse, avec une douceur insistante. Quelqu'un dans la chambre voisine m'avait-il appelé ? assez doucement, si je dormais, pour ne pas m'éveiller ? Mais j'étais éveillé. M'étais-je éveillé de la même façon qu'enfant, lorsque j'avais la fièvre et que ma mère m'appelait de cette voix craintive ?

À mon tour j'appelai : personne n'était auprès de moi, personne dans la chambre voisine. Je compris à la longue que, dormant, j'avais entendu mon nom prononcé dans mon rêve et que le sentiment qu'il me laissait demeurait insaisissable pour moi.

J'étais enfoncé dans le lit, sans peine et sans plaisir. Je savais seulement que cette voix durant les maladies et les longues fièvres de mon enfance m'avait appelé de la même façon... »

Maladies et longues fièvres de la petite enfance rendent notre perception à la fois plus floue et particulièrement aiguisée. Tout nous apparaît à de grandes distances, en même temps qu'un faible bruit ou une forme minuscule se trouvent formidablement amplifiés. Bien plus tard, dans la vie, cette façon singulière de percevoir est encore possible, mais nous n'y cédons plus aussi facilement. Dans ce passage, le surgissement d'Enfantin est d'autant plus vif qu'il survient à la lisière de moments plus scabreux au cours desquels l'enfance du narrateur va être malmenée et mêlée au mouvement des passions adultes. Dès l'instant où Bataille parvient à faire exister, par l'écri-

Extrait de la publication

ture, le vide anxieux où retentit, inquiète et familière, la voix de la mère, la scène se met à me concerner aussi, à me toucher, et, d'une certaine façon, à m'appartenir. C'est aussi la voix de ma propre mère qui retentit ! Voix de toutes les mères au cours de n'importe quelle enfance anonyme. Voix hallucinée de la mère dans la pièce voisine de celle où s'éveille en sursaut ou en sueur l'adulte que je suis devenu. Un pur fragment d'Enfantin, qu'il soit textuel, pictural ou musical ou qu'il se manifeste très simplement dans un geste, un sourire, une intonation ou le grain de la voix d'un être de rencontre, contribue à révéler authentiquement quelque chose de ma propre enfance mais aussi, comme le montrera Walter Benjamin, à « sauver le Passé », à sauver un peu des promesses non tenues du passé.

3. LA CAVE

Si je choisis de faire le récit d'une très lointaine anecdote, c'est pour tenter d'en révéler le « noyau d'enfance ». Noyau plus dur, plus secret, mais aussi parfois plus menaçant que ce temps puéril que l'on se croit capable de reconstituer. Car l'Enfantin n'est jamais séparable d'une menace, de l'expérience originelle d'une peur, d'une honte ou d'un enchantement. De recoins sombres d'où la monstruosité, croit-on, va surgir. Mais aussi de recoins

Extrait de la publication

protecteurs et chauds, de cachettes, de territoires où vivent des bêtes. Terreur du vaste extérieur et réconfort primitif procuré par le rougeoiement des flammes... La peur, dans mon récit, n'est pas uniquement celle de « l'homme assis dans le noir ». Le spectre principal — que je le nomme Enfantin ou, pourquoi pas ? « enfantôme » — consiste en une impression très simple d'ombre et de lumière jointe au poids, que je sens encore, certains jours, au bout de mon bras, de la lourde lampe torche dont j'avais tant de mal à faire jaillir le pinceau lumineux. Ma lutte avec les ténèbres était si douloureuse physiquement qu'elle subsiste encore, tant d'années plus tard, dans la mémoire de mes phalanges, la paume de ma main, dans mes nerfs et mes muscles, et, bien sûr, dans la crainte archaïque et confuse, qui ne m'a jamais vraiment quitté, de « ne plus rien y voir » !

C'était un soir d'hiver... Je pouvais avoir dix ans, mais qu'importe... Je revois, je crois revoir, la page blanche sur laquelle j'étais en train de « faire un dessin » comme disent les enfants, de colorier frénétiquement, à cette époque où l'usage des crayons de couleur avait encore quelque chose de jubilatoire : l'odeur du cylindre de bois dont les copeaux s'allongent sous la lame du taille-crayon, les mines qui se brisent, et le rouge, le bleu, le jaune qui s'étalent généreusement et recouvrent la blancheur dans le respect approximatif de formes dessinées entre patience et impatience, mais avec une assurance qui un jour se perdra définitivement.

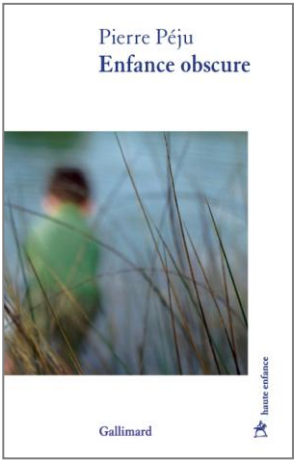
Extrait de la publication

La vaste salle à manger de l'appartement familial était plongée dans l'obscurité à l'exception du halo de la lampe posée sur la table qui éclairait la feuille sur laquelle je m'acharnais à faire briller un soleil par un mouvement tournant du poignet, le jaune d'or semblant jaillir magiquement de mes doigts. Il y avait ce silence particulier des soirs d'hiver sur la ville, la nuit tombée très tôt, le temps à la neige, et le bruit étouffé des voitures sur le boulevard, derrière les persiennes déjà closes. De temps à autre, le passage d'un train : la voie ferrée était toute proche, et, aux nuances du fracas, je savais distinguer un lourd et lent train de marchandises d'un train de voyageurs, plus vif et sûr de lui. Le jaune coulait de mes doigts. Je prenais plaisir à inverser l'ordre des saisons, à créer de l'été en hiver, du soleil radieux au cœur des ténèbres.

« Pierre ! » cria soudain ma mère, invisible, de l'autre bout de l'appartement, « tu n'es pas descendu chercher du charbon à la cave, comme tu devais le faire ! Le seau est vide ! Allons, dépêche-toi... » J'avais effectivement différé puis oublié la corvée de charbon alors que j'étais en principe chargé, dès mon retour de l'école, d'en remonter de la cave un plein seau pour la nuit afin d'alimenter la chaudière du chauffage central. Du charbon en boulets. Du charbon noir comme les yeux des morts. Je détestais cette tâche mais m'en acquittais. Si j'avais été raisonnable, je me serais exécuté au moment où les dernières lueurs du jour se glissaient encore par le soupirail de notre cave. Le charbon formait un tas dans

Extrait de la publication

Patrice Gauthier, *L'Enfant-Crime*, 2009.
Bachir Kerroumi, *Le voile rouge*, 2009.
Michel Chaillou, *Le crime du beau temps*, 2010.
Annie Cohen, *Les silenciaires*, 2010.



Enfance obscure
Pierre Péju

Cette édition électronique du livre
Enfance obscure de Pierre Péju
a été réalisée le 10 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135134 - Numéro d'édition : 185112).
Code Sodis : N49997 - ISBN : 9782072450358
Numéro d'édition : 232890.

Extrait de la publication